

Entretien

Propos recueillis par *Corentin Hamel*,
Paris, été 2008

Ton travail utilise souvent des outils « technologiques ».

Les fondations de ces outils se réfèrent à une histoire scientifique. L'approche critique des sciences est presque redondante dans mon travail. En science, tout est remis en cause constamment. La science est une bonne base sur laquelle s'appuyer puisque tout y est quantifié. On peut très facilement, scientifiquement, prouver ou infirmer ceci ou cela. Et l'on se rend compte que, finalement, il ne se passe jamais longtemps avant qu'une théorie ne s'effondre. Une théorie sur laquelle on s'appuyait pour construire d'autres théories... C'est une situation de glissement permanent. Tout ce que l'on a pu élaborer, théories ou concepts, n'était pas une vérité arrêtée. On s'en serait rendu compte depuis le temps. Tous les jours, les laboratoires en construisent d'autres. Doit-on continuer dans ce schéma, croire ponctuellement ? Ou, enfin, se dire que ces théories sont certainement « fausses ». Et renoncer à tout ce qui nous structure. Ces variations sont considérées comme des « pas ». Des « pas » vers quoi ? Le prochain... Dans quel but ? Il faudrait se calmer. Si ces pas nous amènent quelque part, nous pouvons les considérer comme importants, comme autant de pas « de travers ». Mais ça c'est s'acharner.

Comment cela se ressent-il dans ta recherche ?

On aspire inconsciemment à une fin absolue, où tout aurait été solutionné, où l'on ne se poserait plus de questions. Dit ainsi, cela semble utopique. Mais c'est ce qu'on dessine au jour le jour, sans fin. On peut arrêter tout ça et remettre en cause le questionnement lui-même. Je fais le postulat que le questionnement n'est pas universel. L'idée de ne pas pouvoir apporter de réponse à quelque chose me fait moins stresser aujourd'hui. Toute question n'appelle pas une réponse. La science reste mue par le questionnement permanent.

Le paradoxe est que je remets en cause aussi les outils qui m'amènent à ce raisonnement. Je n'ai pas la prétention de remettre en cause la science ni l'art. D'un point de vue personnel, je suis proche de certains comportements scientifiques, et de certains scientifiques. Ce qui est compliqué. J'utilise certains rouages présents dans les sciences : des protocoles... En science, l'ambiguïté est la fin du raisonnement, ce sur quoi il bute. J'aime au contraire m'y attacher, elle me permet de remettre en cause des principes plus profonds, ou plus intimes.

Et matériellement ?

J'essaie de faire des « packs » : un pôle intellectualisé et un côté matériel, accessible. Comme les pilules, où il y a souvent deux côtés : bleu et rouge, blanc et rouge... Un « véhicule » et un « principe actif », sans que l'on sache parfois ce qui influe le plus sur la santé. Pour moi, il s'agit de faire des objets facilement assimilables, hyper légers.

J'aime dédramatiser... sérieusement. Parce que c'est une façon d'adapter la perception que l'on a du monde, une liberté que l'on utilise trop peu. J'aime bien les questions que l'on avait quand on était enfant : notre place dans l'espace, l'existence des extra-terrestres. C'est une prouesse pour moi de faire bien, efficace, sans débauche de moyens. Low tech, voire High low tech.

En cela, je me sens proche du « demo making ». L'optimisation... Ce qui est très contemporain, évoque la nébuleuse de l'écologie. Le « demo making » date de l'époque où les ordinateurs n'évoluaient pas tant que maintenant, où le hardware ne doublait pas de vitesse tous les ans. Il s'agissait d'arriver à faire des choses nouvelles avec des machines qui restaient les mêmes pendant des années. La seule manière était de travailler le « soft ». Pratiquement, cela se

résumait à une optimisation du code, proche de la machine, de l'électronique. En langage assembleur. Et de développer ensuite des méthodes, des bidouilles, des « trucs » fantaisistes mais efficaces. Faire en sorte que la machine puisse faire mieux que ce qu'elle est censée faire.

Te sens-tu proches de l'esthétique née des ordinateurs, des démos ?

Les résultats directement esthétiques ne m'intéressent pas. Mais le cheminement, oui. Je pense que d'une certaine manière la beauté peu ressortir de quelque chose qui fonctionne parfaitement. Je vois les choses en termes de connexion. Des connexions avec des univers antagonistes ou décrétés incompatibles. Comme le vibro-masseur couplé à un jack audio qui l'alimente en vibrations. Deux univers proches physiquement, jamais rapprochés de fait. Mes productions sont souvent issues d'un croisement entre deux univers différents. Comme en électricité, où la lumière naît d'une connexion subtile entre deux pôles opposés. Mon travail est une méthode, parsemée de « preuves ». En abordant les choses par un biais différent, on peut continuer à faire ce que l'on fait, mais de façon plus libre et plus « efficace ». Écologique, dans le sens d'optimal.

Le demo making est similaire, il fait des connexions, mais pas de façon vraiment logique, quand on considère le statu quo des ordinateurs et des logiciels. À un moment, si l'on veut faire des choses nouvelles, il va falloir prendre de la distance. Essayer de se libérer d'un système dont on n'a même pas conscience.

Cela s'appliquerait-il à un champ plus large, celui de la société, de la vie ?

C'est le but, mon travail n'évoque finalement qu'une méthode de vie, et certains projets franchissent clairement le pas. *Emmaüs* était une application de ces réflexions au domaine social. Créer, à partir d'un premier rapprochement, une « routine », une répétition d'instructions. Et la voir se développer et créer un nouvel univers, un nouveau mode de fonctionnement. Les choses allaient plus vite et mieux. J'ai arrêté alors que ça marchait très bien. Le fondement était à la base la notion de « non marque ». C'était s'attaquer à la marque, ce schéma assez simple à percevoir. Chaque marque a son univers très cloisonné. L'entreprise travaille

dessus, le définit... À l'image du partitionnement qui existe partout. Je n'avais pas envie de critiquer de façon brutale, d'aller à contre courant. Mais plutôt d'utiliser l'énergie qui existait là, pour parler de cela.

Utiliser *Emmaüs* comme support à cette revendication de non-appartenance au schéma des marques. Tout a ensuite coulé de source. Des défilés à la communication média. Utiliser l'énergie de ce que l'on critique pour créer quelque chose de nouveau, presque opposé à l'ancien. Tout a une fin, même les choses longues. Avec cette parenthèse, qu'à mon sens, bien souvent les opposés sont identiques. On fait souvent l'erreur de penser que -4 est très différent de 4. C'est la valeur absolue qui compte. Je m'égare, mais c'est important.

Bien que très lié à la science, un certain « chemin de vie » semble se dégager de ton travail.

Certaines de mes pièces, au moins pour moi, se veulent des déclencheurs. Qui correspondent au déclic que l'on a lorsque l'on se rend compte qu'on n'est pas obligé de suivre le chemin de la machine. À l'échelle de la vie. En prenant du recul, tout apparaît. Entre « Gibson » et les moines zen. Ces moines, qui n'en sont pas, enseignent à leurs disciples hors des cheminements logiques. Toujours en décalant, en fonction de la personne. Le plus grand d'entre eux était un marchand de légumes. Et c'est pour ça que j'adore faire des projets avec des gens qui n'ont « rien à voir ». D'autres gens qui, par exemple, m'apprennent plus en informatique qu'un informaticien. En Bolivie ou à Emmaüs, j'ai rencontré des gens énormes. J'essaie d'être réceptif.

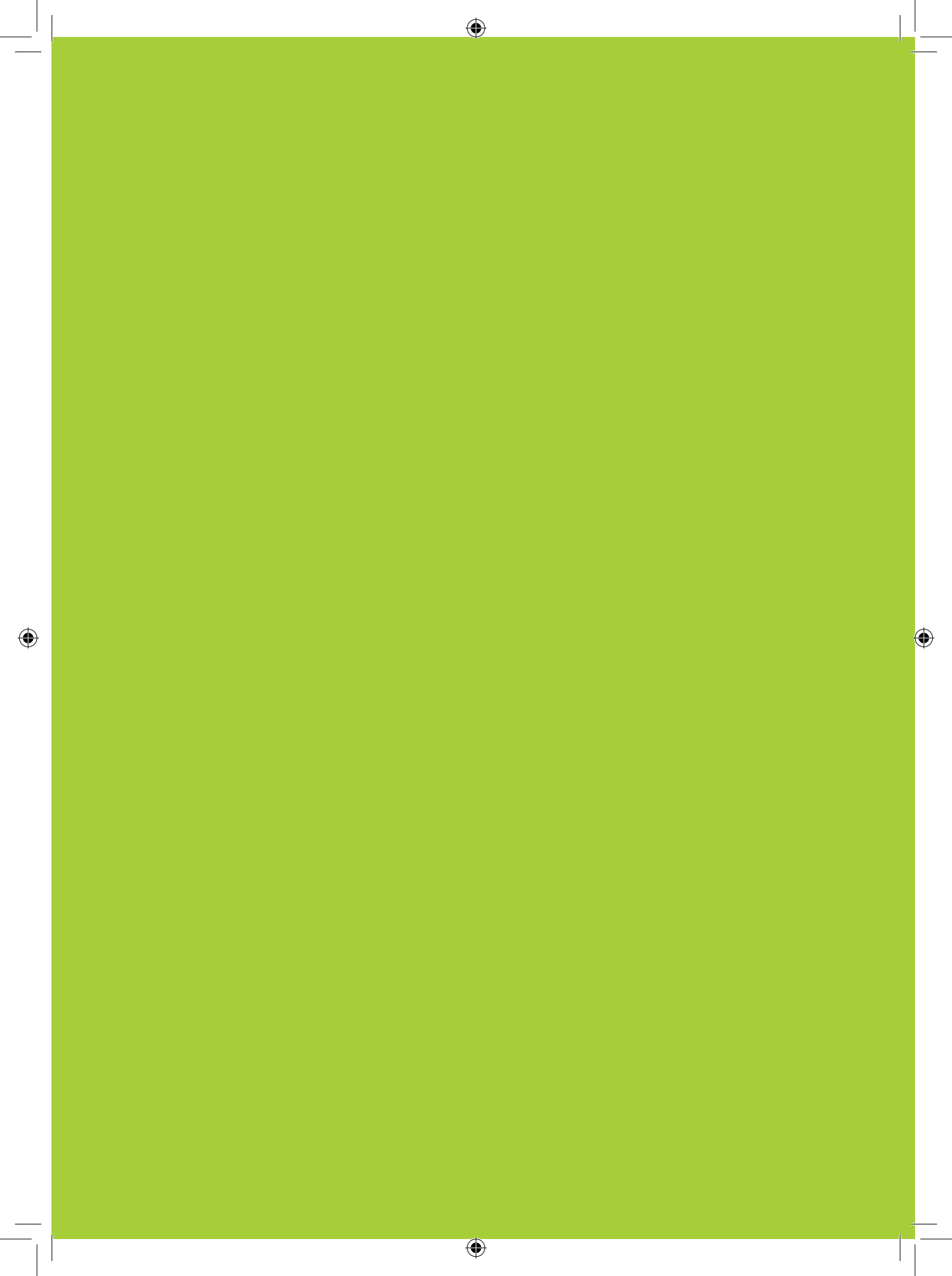
Je me suis récemment rendu compte que je fais cela car je suis persuadé qu'il y a une façon d'être, de vivre, de fonctionner, de réfléchir, de percevoir, qui est plus adaptée. À la cohabitation de tout le monde, à la fluidification de tout ce qui se trame. J'ai du mal à le percevoir encore de façon très claire. Ce qui m'empêche de la véhiculer par les mots, c'est justement qu'elle essaie d'échapper à la codification. Je suis sûr que dans 10 ans, 15 ans, 20 ans, il y aura un peu de ça si on veut continuer à fonctionner, à avancer. Un peu de ce que j'essaie de dire, de cette méthode. De croiser les choses, de dédramatiser. Ce que j'essaie de faire n'a rien d'intellectuel. C'est un objet, un produit qui fonctionne.

As-tu envie d'être hors du système de diffusion de l'art contemporain ?

Ce n'est pas un but en soi. Je ne parle jamais de l'art contemporain dans mon travail. Il y a d'autres artistes qui le font. Je le vois très clairement comme un champ d'action à 360°, une bulle où je peux évoluer comme je l'entends. C'est une sorte de privilège que j'entretiens. Si je devais me sentir proche d'un artiste, ce serait de Roman Signer. Il y a là un côté « gratuit », léger et efficace. Il me parle parce qu'il fait les choses dans l'instant, il décompose des moments.

Je pense malgré tout que lorsque je fais *Emmaüs* ; je parle plus aux gens Lambda qu'aux gens de l'art contemporain. La presse et les télés qui s'y sont intéressés n'étaient pas celles de l'art contemporain. Quand je fais *Life clock*, l'horloge qui tourne ralentie 61 320 fois, une seule fois le temps d'une vie, en 84 ans... Il y a un « buzz » autour. Plutôt des gens qui s'intéressent au design. Pour moi c'est une belle connexion. Quelque chose de réellement « pop », de maintenant. Qui bénéficie d'une diffusion de sites Internet qui n'existaient pas il n'y a que 10 ans de cela.

Avec peut-être naïveté, j'aime penser que l'on est à une transition, à l'échelle mondiale. J'imagine l'humanité ayant la même évolution qu'une vie humaine : Une période de gestation, la petite enfance, la découverte de la mort, l'enfance, la responsabilité, la maturité... Et l'on serait actuellement en phase de fin d'adolescence. Où l'on doit se prendre en charge. À la fin de l'adolescence, on est plein de désillusions, on se rend compte que les choses sont finies - au sens mathématique. Ce dont on se rend compte à l'échelle de la terre : elle n'est pas infinie. Quand on fait quelque chose, il y a une incidence. L'euphorie sur l'avenir se réduit. Ce passage est assez critique, il y a plein de gens qui se suicident à ce moment-là. C'est un bon moment pour trouver de nouvelles manières de faire les choses.



Interview

Interview between *Bertrand Planes* and *Corentin Hamel*,
Paris, Summer 2008

Your work often involves “technological” tools.

Underpinning these tools is a reference to scientific history. The critical scientific approach is almost redundant in my work. In science, everything is constantly being reassessed. Science also serves as a good baseboard because everything is quantified. Scientifically speaking, this or that can easily be proven or negated which makes us realize that, in the end, it's not long before a theory will collapse, a theory on which we were basing other theories... It's a permanently slippery slope. All that we might have elaborated, be they theories or concepts, were not absolute truths. We could have come to this realization sooner. Each day, laboratories come up with new theories. Should we continue this pattern of punctual belief or should we finally say to ourselves that these theories are most certainly false, thus renouncing all that gives us structure? Each variation is considered a « step towards »... but a « step towards » what? To the next... but to what aim? We should really take it down a notch. Steps that take us somewhere can be considered important, just as « side steps » might be important. But that's really beating a dead horse.

How does this come across in your research?

We are unconsciously aspiring towards an absolute end, where everything will have been resolved, where we will no longer be left with any questions. Said that way, it seems quite utopist but that's what we strive towards day in, day out. Or maybe it's without an end. We could stop all of this and question this very need for questioning. Questioning is not universal and the idea of not being able to deliver answers to something doesn't stress me as much today. All questions don't call for answers. Science sheds its skin through constant questioning. The paradox is that I also question my tools but I'm not claiming to question science or art. From a personal point of view, I'm close to certain scientific behavior and to certain scientists, which complicates matters. I use some of the cogwheels also used in science : protocols, for example. There is not room for ambiguity in science: it is inconsequential and false. On the contrary, ambiguity allows me to re-question deeper or more intimate principles.

And materially speaking?

I try to "pack together" an intellectual pole with a more material, accessible side. Like pills that often have two sides: blue and red, or white and red... One "vehicle" and one "active ingredient" without knowing, at times, which one has the most influence on health. In my work, I use these fundamental notions to give me the energy needed to create something. Then, it's about making objects that can be easily assimilated, extremely light. I like to play things down in importance, seriously. I like the kinds of questions we had when we were children: our place in space or the existence of aliens. Yet, I do want to be spectacular. It's a real feat for me to be able to do things well and efficiently, without going overboard with countless methods. Low tech.

In that way, I feel close to "demo making." Optimization... Which is very recent and evokes the nebula of ecology. "Demo making" dates from an era when computers were not evolving as quickly as they are now, when hardware wouldn't double in power each year. It was about being able to do new things with computers that stayed the same for several years. The only way to work was with the "soft." Practically speaking, this was limited to code optimization, close to the machine and to electronics, as an assembler.

And to then develop methods or fiddle towards fanciful but efficient “things”. Finding ways to make the machine work better than it was originally intended to.

Do you feel close to a certain aesthetic born from computers?

I’m not interested in purely aesthetic results but rather the process. I see things in terms of connections, connections between antagonistic universes or so-decreed incompatible universes. Like the vibrator coupled with an audio input that generates vibrations. Two universes that are physically close to one another but never brought together in such a way. My work is a method scattered with “proofs”. By approaching this differently, we can continue to do what we do, but in a more free and efficient way. It’s ecological, in the optimal sense. Demo making is similar as it’s made of connections but not in a really logical fashion, when we consider the status quo of computers or programs. When the time comes to create new things, we’re going to need to take some distance and try to liberate ourselves from a system that we are not even conscious of.

Could we apply that to an even larger field, that of society, of life?

One application that reflected on the social domain was *Emmaüs**. Starting with a first connection, it created a “routine” or a reiteration of instructions, which then developed to create a new universe, a new way of functioning. Things were going faster and better. I stopped although it was working really well. Basically, the founding notion was that of “no branding”. It was about attacking brands, a very simplistic pattern of perception. Each brand lives in a very compartmentalized universe. Take the “spirit of Lacoste”, for example. A company really works on this, defines it... just as other things are compartmentalized everywhere. I didn’t want to criticize this in a brutal fashion or by going against the trends; rather, I wanted to use energy that already existed there in order to talk about it. So,

*Started in 1949 by Abbey Pierre, Emmaüs is a social solidarity-based movement that earns income by recuperating and selling used clothes and objects, among other actions.

why not *Emmaüs* ? Using *Emmaüs* as a support structure to claim a sense of non-belonging to this world of brands. What happened next goes without saying, from the fashion shows to the communications campaigns. I used the very energy that I was criticizing to create something new, almost opposed to the older version. With one parenthesis : oftentimes, opposites are, in my opinion, identical. We often make the mistake of thinking that -4 is very different from $+4$. It's the absolute value that counts. I'm going a bit off track, but it's important.

A certain "lifestyle" seems to come out of your work, very much tied to science.

Some of my works, for me at least, are catalysts that trigger the realization that we don't need to follow the path of the machine, at the scale of our lives. Taking a step back, everything becomes clear. In comes the "Matrix" and Zen monks : these monks, who are not really monks, teach their disciples outside of logical frameworks, always a little "offset" depending on the person. The greatest monk among them was a vegetable seller. And that's why I love doing projects with strange people, people who have "nothing to do with." Other people who, for example, teach me more in information technology than an IT person. In Bolivia or at Emmaüs, I have met really big personalities like former French legionnaires who are doing incredible things. I try to be receptive to people. I recently realized that I do this because I'm convinced that there's a way of being, living, functioning, thinking and perceiving that is more adapted for cohabitation with all the others, a more fluid manner. I'm still having a hard time thinking about this clearly. What makes it hard for me to express it in words is precisely the fact that it is always escaping codification. I'm sure that in 10, 15 or 20 years there will be a bit of this if we want to continue functioning, advancing. A little about what I'm trying to say about this method. To cross things, play them down in importance. What I'm trying to do is in no ways intellectual. It's an object and a product that works.

Do you want to be outside of the contemporary art circuit?

To want... that's not a goal in itself. I never talk about contemporary art, while many other artists do. I see it very clearly as a 360° field of possible actions, a bubble in which I can evolve as I please. It's a sort of privilege that I am able to maintain. If I had to choose an artist I'm close to it would be Roman Signer. There's something "free" about it. He speaks to me because he does things in the moment and he decomposes moments.

I think that, despite all that, when I make *Emmaüs* I speak more to everyday people than to people in contemporary art. The press and television programs that were interested in it were not contemporary art mediums. There was quite a buzz around my *Life clock*, the clock I created that turns 54,800 times slower than other watches, so one single turn in a lifetime of 80 years. People were mostly interested in the design. For me, that's a nice connection. A really "pop" thing of our times that can be shared over Internet sites and that did not exist only 10 years ago. Maybe I'm naïve but I like to think that we're at a transition at a global scale. Humanity has the same evolution as a human life, a gestation period that goes from childhood to the discovery of death and to responsibility... and we're in the final phase of adolescence, where we get ourselves under control. At the end of adolescence, we are filled with disillusion and we realize that things are finite. This is what we are realizing about the planet as a whole: it is not infinite. When we do something, there are consequences. The euphoria around a future is diminishing. It's a critical passage, many people commit suicide at that point. It's a good time to find new ways to do things.

Translation : Marlyne Sahakian